

Guerriers de café *L'Iliade*

Yan Hamel

Number 126 (1), 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23922ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

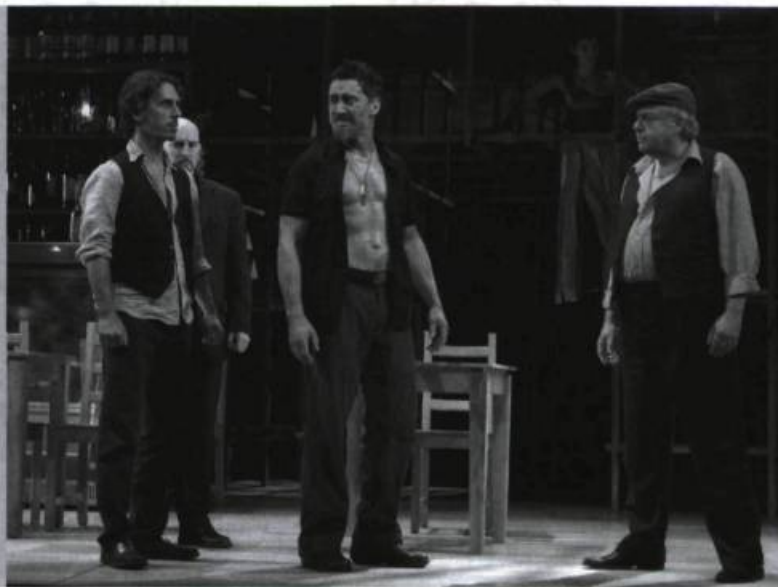
Hamel, Y. (2008). Review of [Guerriers de café : *L'Iliade*]. *Jeu*, (126), 59–62.

Guerriers de café

Les champs de bataille et leurs tueries sont obscènes. Jean Kaempfer disait, et il avait raison, que la « guerre, assurément, c'est ce qui ne se raconte pas¹ ». On pourrait ajouter, avec Céline, que c'est aussi tout ce qu'on ne comprend pas. Expérience d'une horreur extrême où ceux qui y sont engagés sont dépossédés de leur propre subjectivité, l'affrontement cataclysmique des armées et les carnages qui en résultent se refusent à la raison. À moins d'une terrible et cynique hypocrisie dont les reportages en provenance de l'Irak (ou de l'Afghanistan) nous offrent des exemples continuellement répétés, la destruction massive des corps dans le bruit et la fureur défie toute

L'Iliade

D'APRÈS HOMÈRE. ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE : ALEXIS MARTIN ; ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE : CLAUDE LEMELIN ; CONSEILLER DRAMATURGIQUE : GEORGES LEROUX ; DÉCOR : DAVID GAUCHER ; COSTUMES : JUDY JONKER ; ÉCLAIRAGES : MARTIN LABRECQUE ; MUSIQUE : DENIS GOUGEON ; CONCEPTION VIDÉO : YVES LABELLE ; MOUVEMENT : FRANCINE ALEPIN ; ACCESSOIRES : VINCENT DERONDE ; PHONÉTIQUE : HUGUETTE UGUAY ; MAQUILLAGES : CLAUDIE VANDENBROUCQUE ; PERRUQUES : RACHEL TREMBLAY. AVEC VINCENT BILODEAU (PRIAM, NESTOR), GARY BOUDREAU (ULYSSE), STÉPHANE BRULOTTE (PATROLE, ZEUS), STÉPHANE DEMERS (HECTOR), PATRICK DROLET (MÉNÉLAS, HÉPHAÏSTOS), ALEXANDRE FORTIN (PARIS, APOLLON, CALCHAS), TANIA KONTOYANNI (ATHÉNA, HÉLÈNE DE TROIE), JACINTHE LAGUÉ (ANDROMAQUE, APHRODITE), JEAN MAHEUX (AGAMEMNON), MARIE MICHAUD (HÉCUBE, HÉRA), FRANÇOIS PAPINEAU (ACHILLE) ET MARTHE TURGEON (LA NARRATRICE, THÉSIS). PRODUCTION DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE, PRÉSENTÉE DU 11 SEPTEMBRE AU 6 OCTOBRE 2007.



L'Iliade, d'après Homère, adaptée et mise en scène par Alexis Martin (TNM, 2007). Sur la photo : Stéphane Brulotte, Gary Boudreau, François Papineau, Vincent Bilodeau et Tania Kontoyanni. Photo : Yves Renaud.

intellection possible. Nous laissant en proie à l'indignation (vaine), au désespoir, à la peur, à la honte, elle nie à la fois l'existence d'un ordre du monde et d'une quelconque dignité humaine. Aussi, sur le plan de la forme et de la poétique, pose-t-elle des défis de taille à celui qui entend la représenter ou en faire le récit, ce qui n'est sans doute pas étranger au fait que, de Lucain à Claude Simon en passant par Stendhal et Erich Maria Remarque, guerre et modernisme littéraire ont entretenu d'étroits rapports. Donner un aperçu un tant soit peu juste de la déroute intérieure provoquée par les combats implique une capacité à renouveler le langage et les images. Dire la guerre,

1. Jean Kaempfer, *Poétique du récit de guerre*, Paris, José Corti, 1998, coll. « Les essais », p. 256.



c'est mener une lutte sans merci, et toujours recommencée, contre les idées reçues, les formes attendues, le déjà-dit ou le déjà-pensé qui menacent de banaliser l'horrible et, par le fait même, de faire accepter l'inacceptable. Tel est le défi majeur que doit relever non seulement le romancier ou le témoin, mais aussi le metteur en scène désirant livrer son public au choc des armées.

Dans le cas d'une adaptation théâtrale comme celle de *Illiade*, ce défi se complexifie du fait que la manière homérique de concevoir la belligérance est radicalement étrangère à la nôtre. Les vingt-quatre chants du poème épique racontent les causes et les conséquences de la colère du vaillant Achille, injustement forcé par Agamemnon à se départir de son esclave Briséis au cours de la neuvième année de la guerre de Troie, refusa de combattre plus avant sous la bannière d'un prince aussi peu reconnaissant. La longue et obstinée bouderie permit aux Troyens de se livrer à force massacres sur leurs ennemis, lesquels culminèrent au moment où Patrocle, le plus

cher des compagnons d'armes d'Achille, trouva la mort sous les coups de l'intrépide Hector. Reprenant les armes pour venger son ami, le héros grec donna ensuite la juste mesure de sa fureur au cours du duel – le duel homérique par excellence – où il fit passer son ardent rival de vie à trépas. D'un affrontement ou d'une bataille à l'autre, l'aède exalte les charcutages divers auxquels s'adonnent les guerriers. Aucun détail n'est épargné. On pense à ce passage, cher à Borges : « Le fils de Phylée, célèbre par sa lance, s'étant approché, le frappa [Pédaïos] à la nuque de sa lance aiguë : droit à travers les dents, le bronze coupa la langue à sa base. Pédaïos tomba dans la poussière, et serra le bronze froid de ses dents². » Ailleurs, une vessie est transpercée d'une lance, des membres sont désunis, des fronts défoncés à coups de piques... Dans l'univers d'Homère, le héros est, par essence, valeureux, et cette valeur se mesure on ne peut plus concrètement sur les champs de bataille par les hectolitres de sang et les différents aspects de l'intériorité humaine qui sont révélés au grand jour par le manie- ment de la javeline, du sabre ou de quelque autre instrument tranchant. Pas question, ici, d'être dégoûté par les carnages ou de s'apitoyer sur ceux qui, en une autre époque et un autre genre du discours, apparaîtraient comme de pauvres victimes. Dès lors vient une question : comment transposer pareil spectacle sur une scène actuelle sans verser dans une esthétique *gore* ni une sorte de grotesque macabre résolument op- posées au ton et à l'esprit de l'épopée ?

La réponse apportée par Alexis Martin avait à première vue de quoi séduire : vêtir les acteurs de costumes modernes, signés Judy Jonker, et situer l'action dans un décor de café grec contemporain, conçu par David Gaucher, avec ses tables, ses chaises et ses bouteilles d'ouzo. Beaucoup plus sobre que ce que Martin, son comparse Daniel Brière et l'équipe du Nouveau Théâtre Expérimental avaient proposé au printemps dernier pour une autre épopée, *la Marche de Râma*³, cette façon de réactualiser le texte homérique aurait pu conduire à une véritable superposition entre le monde à l'héroïcité problématique d'aujourd'hui et le monde de la Grèce achéenne où la gran- deur d'âme, doublée d'une extrême brutalité, s'exposaient sans la moindre euphé- misation. Les affrontements sans merci entre les guerriers intrépides auraient, par exemple, pu prendre la forme de querelles mollassones entre pochards de bistrot, tandis que les problèmes de préséance entre Achille et Agamemnon auraient été ra- menés à un quelconque désaccord entre le patron et son meilleur client. Revisiter *l'Illiade* aurait ainsi été une façon de critiquer la dévitalisation du monde actuel, en se demandant quelle peut être, au quotidien, la place de l'héroïsme et de la violence pour nous qui sommes des héritiers un peu fatigués de la Grèce ancienne.

Cependant, le rapprochement actualité-Antiquité esquissé sur la scène du TNM ne dépassait pas le clin d'œil superficiel et une sorte de complaisance, assez douteuse, dans la représentation pittoresque de la Grèce. C'est que, malgré un travail remar- quable sur la scénographie, qui était la principale qualité du spectacle, le texte adap- té par Martin était absolument fidèle à l'original et n'avait, pour cette raison même,

2. Homère, *l'Illiade*, présentation et bibliographie par Jean Métayer, dossier par Jean Métayer et Jean-Claude Riedinger, traduction et notes par Eugène Lasserre, Paris, Garnier Flammarion, 2000, p. 88-89.

3. À propos de *la Marche de Râma*, je me permets de renvoyer le lecteur à ma critique : « Une épopée ludique », *Jeu* 124, 2007.3, p. 17-20.

rien à voir avec le cadre contemporain dans lequel il était situé. Les répliques étaient en outre déclamées de façon pompeuse, et fort ennuyeuse, plus proche de la récitation scolaire que du jeu dramatique.

De son côté, l'action guerrière, pourtant centrale dans le poème épique, a été presque entièrement évacuée de la scène. Sous la plume bien informée de Georges Leroux, le programme du spectacle avait beau rappeler que les « souffrances des guerriers, leur sang noir qui ne cesse de s'écouler, leurs membres brisés sous leurs fragiles armures remplissent les récits de *Illiade* : le poète regarde la mort en face, il rend le choc des lances et les cris des blessés, il expose l'aveuglement de la violence », les carnages, jamais montrés, étaient rapportés par les (trop) longues répliques descriptives de la Narratrice (Marthe Turgeon) ou de l'un des personnages, alors que les principaux duels entre les héros prenaient la forme de matchs de lutte grecque aussi stéréotypés et inoffensifs que mal chorégraphiés. Au nombre des clichés dans lesquels baignait cette représentation, il faut encore ajouter la présence d'un écran vidéo, apparemment inévitable ces jours-ci sur les scènes montréalaises, qui projetait des images de poteries attiques et de marathoniens, vernis folklorico-technologique n'apportant rien de décisif à la progression de l'action ou au sens général de la mise en scène. Ainsi, la réactualisation de l'épopée par le travail sur les costumes et les décors, qui aurait pu être une audace stimulante, a pris l'allure d'une expérimentation inaboutie, d'un décalage injustifié et gratuit entre ce qui était donné à entendre et ce qui était donné à voir, entre Homère (qu'on aurait préféré relire) et le spectacle qui en était tiré. S'ensuivit, dans la salle, un malaise d'autant plus désagréable que cette pièce statique durait un temps qui aura pu sembler à certains aussi long et pénible que la guerre de Troie elle-même.

D'après le mot qu'Alexis Martin a inséré dans le programme de son adaptation, « Homère nous assène une vérité dérangeante dans une société qui se dit policée comme la nôtre. C'est souvent la force qui fait le droit. Rarement l'inverse. » Et pourtant, plutôt que de faire face aux problèmes véritablement dérangeants qui pourraient être posés par une réactualisation du poème homérique, l'équipe du TNM a préféré escamoter le recours brutal à la force derrière le folklore et la grandiloquence. Du coup, c'est *Illiade* elle-même, cette épopée pourtant matricielle de notre culture, qui semble, hélas ! n'avoir plus rien d'important à nous dire. ■